Document generated on 07/11/2025 10:35 p.m.

Continuité

CONTINUITÉ

Rimouski-Neigette

Number 89, Summer 2001

Les héritages du fleuve

URI: https://id.erudit.org/iderudit/15775ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)
1923-2543 (digital)

Explore this journal

Cite this article

(2001). Rimouski-Neigette. *Continuité*, (89), 56–61.

Tous droits réservés © Éditions Continuité, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

RIMOUSKI-NEIGETTE

HORS DU TEMPS, AU GRÉ DE L'ESPACE

Compris entre le fleuve Saint-Laurent et le Nouveau-Brunswick, la municipalité régionale de comté de Rimouski-Neigette se présente comme un pays de mer et d'êtres fiers. Au fil des siècles et des bouleversements de l'histoire, un paysage humain s'est dessiné qui traduit une volonté de tirer le meilleur parti de la terre, de l'eau et de la forêt.

par Jacques Lemay

Située au cœur de la région du Bas-Saint-Laurent, la MRC de Rimouski-Neigette s'étend des basses terres qui bordent l'estuaire de Saint-Fabien à Pointe-au-Père jusqu'aux plateaux appalachiens d'Esprit-Saint à Saint-Marcellin. Jusqu'à la fin du XVII[e] siècle, les Amérindiens fréquentent la contrée. Au Bic, à Rimouski, à La Trinité-des-Monts, à Rimouski-Est et à Saint-Fabien, les archéologues ont mis au jour 40 sites qui témoignent d'activités liées à la pêche, à la chasse et à la cueillette. Les tribus, semi-sédentaires, vivaient l'hiver dans les régions du Maine et du Nouveau-Brunswick et se transportaient l'été le long des rives du Saint-Laurent. Trente et un des quarante sites sont situés à l'intérieur du parc du Bic ou sur le terrain de la maison Lamontagne et jouissent d'une protection quasi absolue.

En 1675, la seigneurie du Bic est concédée, puis suivent celle de Rimouski en 1688 et celle de Lessard (Pointe-au-Père et Saint-Anaclet) en 1696. Mais il faudra attendre l'arrivée en 1694 de René Lepage, second seigneur de Rimouski, pour observer un premier établissement stable. Une première chapelle missionnaire sera construite en 1712. Pendant tout le régime français, l'effort de peuplement demeurera modeste puisqu'à la Défaite la population n'atteindra que 72 habitants.

Les îles du Bic, un paysage majestueux.
Photo : MRC de Rimouski-Neigette

Au cours des années 1940, Rimouski devient la métropole régionale du Bas-Saint-Laurent.

Photo : coll. Musée régional de Rimouski

Une société en émergence

Au cours du XIX[e] siècle, le peuplement devient plus significatif. Alors qu'on dénombre 400 habitants dans la région en 1829, le recensement de 1881 en compte 11 169. Les progrès sont assez importants pour justifier la création de plusieurs paroisses. L'agriculture se développe, les défricheurs occupent de plus en plus les basses terres et chaque village dispose d'un quai pour l'accostage des goélettes. À partir de 1873, le passage du chemin de fer Intercolonial donne une nouvelle impulsion aux activités commerciales et incite les agriculteurs à se spécialiser dans l'industrie laitière.

Au cours de cette période, la population vit aussi de l'exploitation forestière qui fournit de l'emploi en morte saison tout en permettant de défricher des terres jusqu'aux contreforts des Appalaches. Le commerce du bois avec la Grande-Bretagne et les États-Unis stimule l'industrie du sciage. C'est ainsi que William Price érige des moulins à scie aux embouchures des rivières Rimouski en 1831 et du Bic en 1845. Le bois transformé est ensuite expédié par bateau à l'étranger. Sous cette impulsion, Rimouski obtient le statut de ville en 1869. L'implantation du palais de justice en 1862, l'érection d'un siège épiscopal en 1867 et la création du séminaire en 1871 sont les symboles de cette mutation.

Au cours de la période 1880-1939, la population du territoire double, passant à plus de 20 000 habitants. La population déborde de l'aire seigneuriale vers les cantons non encore défrichés des plateaux appalachiens. La grande industrie forestière et le commerce du bois sont en partie responsables de cette nouvelle extension démographique. Le haut pays voit naître des défrichements restreints et des villages agroforestiers.

Autre manifestation de cette appropriation du territoire : la compagnie Price Brothers acquiert de grandes « limites à bois » au tournant du siècle pour ravitailler la gigantesque scierie qu'elle érige en 1899 à l'embouchure de la rivière Rimouski. Cette compagnie se lance aussi à l'assaut d'immenses forêts de conifères et exploite pas moins d'une vingtaine de chantiers. Ces anciennes concessions expliquent aujourd'hui la présence de vastes territoires non organisés dans le paysage de la MRC. Le déploiement de l'industrie forestière sur tout le territoire exige une abondante main-d'œuvre : les moulins à sciage, la coupe, la drave, la transformation en usine puis l'expédition occupent bûcherons, travailleurs, journaliers et même des agriculteurs de façon saisonnière. Le monde agricole y trouve également son compte puisque les chantiers constituent un nouveau marché local non négligeable.

De la colonisation à l'urbanisation

La Crise de 1929 fait sentir ici aussi ses effets dévastateurs. Le carnet de commandes dégarni force plusieurs scieries à cesser presque toute activité, tandis que les agriculteurs assistent, impuissants, à la dégringolade des prix de leurs productions. Très vite le retour à la terre s'impose comme la meilleure solution. Les plans gouvernementaux présentent la colonisation comme un remède au chômage qui sévit dans plusieurs villages. La conquête de nouvelles terres, même si elles sont moins fertiles et plus difficiles d'accès, redonne un peu d'espoir. Au cours de cette période, les limites du territoire habité connaissent leur extension extrême. Naissent alors les colonies d'Esprit-Saint, de Trinité-des-Monts et de Saint-Eugène-de-Ladrière.

Le haut pays se développe jusqu'aux contreforts des Appalaches à la suite de l'expansion de l'industrie forestière.

Photo : coll. Roland Lavoie

La scierie Price Brothers est établie de longue date à Rimouski. En 1950, un incendie survenu à la scierie embrase une grande partie de Rimouski.

Photo : coll. Musée régional de Rimouski

En mai 1950, un incendie éclate à l'usine de sciage des Price Brothers et embrase en peu de temps une grande partie de la ville de Rimouski. L'entreprise ne sera jamais reconstruite. Toute la région se retrouve dans l'attente d'autres activités de croissance. Elle les trouvera avec l'émergence de la région voisine : la Côte-Nord connaît alors un développement spectaculaire dans les secteurs forestier, de l'hydroélectricité et des mines. L'occasion est rêvée pour les brasseurs d'affaires de la région de la MRC de Rimouski-Neigette qui se bâtissent de véritables empires dans les domaines de la communication, des transports, du commerce en gros et de la construction. Cette effervescence n'engendre cependant pas que des impacts positifs : on assiste à un véritable exode des

travailleurs des hautes terres et, par ricochet, à une concentration géographique de la population des basses terres sur la frange côtière. Avantagée par sa situation de carrefour, Rimouski affirme son rôle de ville de services. Les interventions de l'État, à l'époque de la Révolution tranquille, la confirment comme siège des administrations gouvernementales et centre d'éducation supérieure. Les grandes sociétés commerciales et d'affaires y établissent des succursales. En quelques années, Rimouski élargit sa zone d'influence sur les régions voisines, la Gaspésie et la Côte-Nord. Le bassin d'emplois ainsi créé profite également aux agglomérations limitrophes comme Le Bic, Pointe-au-Père, Rimouski-Est, Sainte-Odile et Saint-Anaclet, qui connaissent un accroissement important de leur population.

L'histoire d'un lieu, son peuplement, son économie, dessinent à grands traits le paysage humain que nous vivons comme un héritage. Il faudrait être bien futé et téméraire pour prédire ce que les années à venir réservent à la région de Rimouski-Neigette.

Jacques Lemay est historien et professeur à l'Université du Québec à Rimouski.

PATRIMOINE 2000

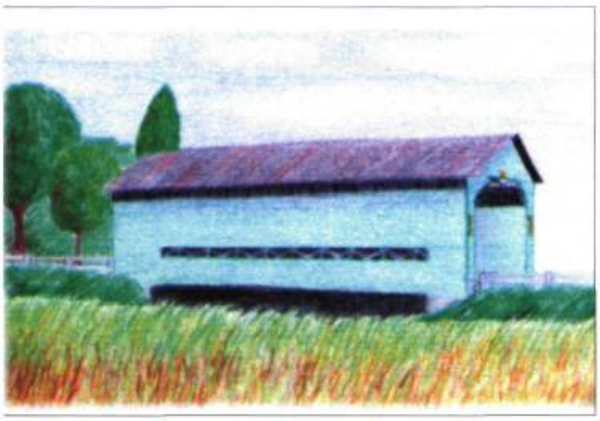
L'affirmation de la différence

par Danielle Dufresne

Pour entreprendre le nouveau millénaire avec une conscience bien vivante des richesses patrimoniales héritées des siècles passés, la MRC de Rimouski-Neigette a lancé le projet Patrimoine 2000, avec comme partenaires privilégiés le Centre local de développement de Rimouski-Neigette et la Société d'aide au développement des collectivités de la Neigette. La population était ainsi appelée à identifier les quinze trésors patrimoniaux de son territoire qu'elle jugeait les plus significatifs.

Dans un premier temps, les citoyens ont pu se familiariser avec la notion de patrimoine et reconnaître la pertinence de partager des racines en assistant à un atelier de réflexion et de discussion. Invité à identifier les particularités culturelles locales, le public a mieux compris la nécessité de protéger son héritage dans un univers de plus en plus homogène où s'imposent les caractéristiques culturelles des plus nombreux et des plus puissants. Il est alors apparu clairement que la mode valorise des savoirs et des savoir-faire qui peuvent mettre en péril toutes les particularités locales. Devant cet état de fait, les régions rurales, souvent peu populeuses, ressentent l'urgence de se souvenir.

Croix de chemin à Saint-Valérien.
Ill. : Marie-Josée Cyr



Le pont des Draveurs à Mont-Lebel.
Ill. : Marie-Josée Cyr

Dans un deuxième temps, les participants de chaque municipalité ont été invités à inventorier les biens d'intérêt patrimonial dans leur communauté pour ensuite analyser leur réelle représentation et, par consensus, sélectionner un bien patrimonial identitaire. Dans la foulée de cet exercice, des échanges et des visites ont été organisés sur l'ensemble du territoire de manière à faire éclater les frontières. Les municipalités ont alors été jumelées en fonction notamment de leur éloignement. Pourquoi ce critère ? Pour amener les habitants à se rencontrer, pour que s'établisse un partage entre les résidants du bord de l'eau et ceux des vastes étendues agricoles et forestières, afin que tous découvrent les atouts intéressants à travers leurs différences. Sont ainsi sortis de l'ombre, de la poussière et des greniers des personnages significatifs de l'histoire locale, des albums de photos anciennes, des œuvres d'artistes paysagers, des pièces de théâtre. Ont pu être organisées des conférences et des visites guidées.

À travers ce projet de reconnaissance et de mise en valeur du patrimoine local, la MRC de Rimouski-Neigette affirme ses intentions. La diversité présente sur son territoire favorise l'éclosion de projets de développement culturel et touristique. Aujourd'hui, c'est par l'entremise des comités de citoyens que la pérennité des initiatives est assurée.

Danielle Dufresne est coordonnatrice culture et patrimoine de la MRC de Rimouski-Neigette, affiliée au réseau national Villes et villages d'art et de patrimoine.

PATRIMOINE AGRICOLE

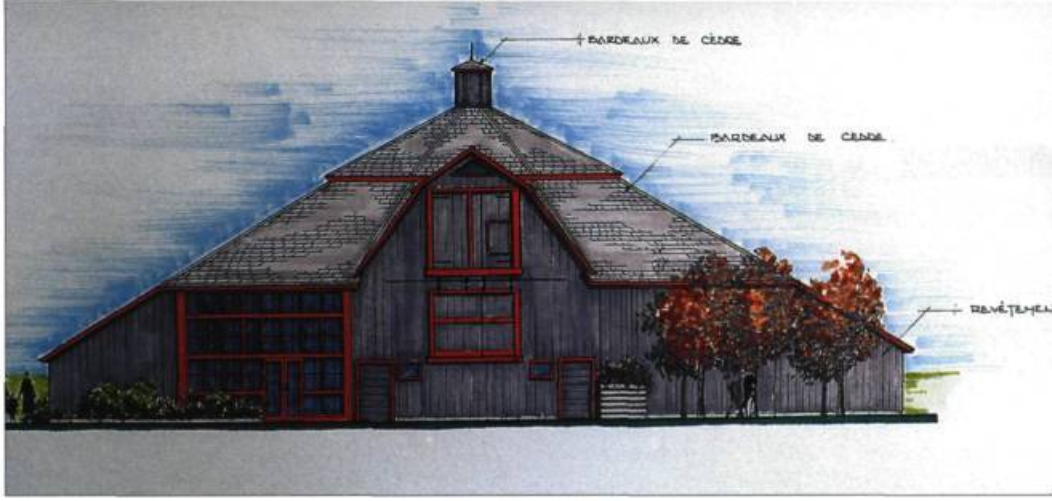
Avez-vous vu ma grange ?

par Danielle Dufresne

En 1888, l'agriculteur Adolphe Gagnon, aidé du charpentier Fournier et du curé Audet, construit sa grange octogonale à Saint-Fabien. Il existe à cette époque quelques granges octogonales au Québec, mais celle d'Adolphe Gagnon semble être la seule à posséder deux ponts inclinés, ou « garnauds » (importés de l'Angleterre), qui donnent accès au troisième et au quatrième niveau.

Autour des années 1830, les granges polygonales étaient populaires aux États-Unis. L'agriculture y est alors en pleine transformation et les fermiers de l'Est des États-Unis décident d'ériger des granges circulaires et octogonales, prétextant qu'il en coûterait moins cher pour élever les murs. Les fermiers canadiens-français commencent à s'intéresser à cette initiative américaine en 1880 et, en 1885, les premières granges polygonales apparaissent chez nous.

Les opinions sont partagées en ce qui a trait aux avantages et aux inconvénients d'une telle construction. Les uns vantent l'utilisation plus rationnelle de l'espace qu'elle permet, les autres jugent qu'elle nécessite plus de bois qu'une grange traditionnelle. Quoi qu'il en soit, ces rares témoins demeurent d'un intérêt patrimonial incontestable. L'originalité de la grange de Saint-Fabien tient non seulement à ses huit côtés, mais aussi à ses deux garnauds, aux salles spacieuses et



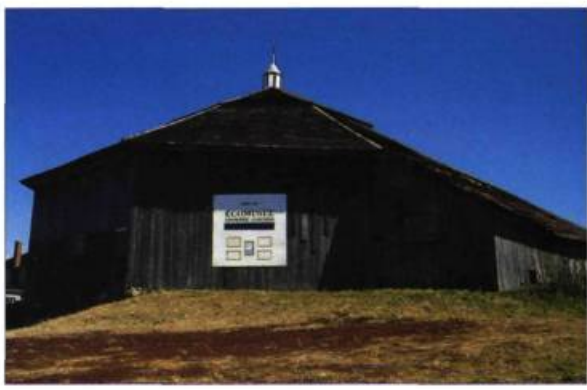
Des comités locaux de Saint-Fabien se penchent sur le nouvel usage à attribuer à cette belle grange octogonale.

Ill. : Comité de développement Bic–Saint-Fabien

pratiques bien définies pour le rangement des instruments aratoires, à l'étable, à l'écurie, à la bergerie, à la chambre à harnais et à la cave à fumier.

Au cours du XIX[e] siècle, dans les 16 comtés compris entre Nicolet et Gaspé se tient un concours annuel du Mérite agricole. Les buts de ce concours annuel sont de valoriser l'agriculture, d'encourager les cultivateurs et de donner une certaine publicité aux exploitations les plus valables. Les agriculteurs y exposent leurs meilleures et plus belles bêtes et présentent leurs statistiques et leur rendement. En 1892, sur les 20 finalistes, 4 proviennent de Saint-Fabien. Parmi eux se trouve Angèle Soucy, veuve d'Adolphe Gagnon. Elle reçoit, en plus de sa médaille, un rapport élogieux des juges.

Presque 100 ans plus tard, en 1986, la Société Saint-Jean-Baptiste de Saint-Fabien achète la grange afin d'en assurer la conservation et la mise en valeur. Elle souhaite l'intégrer au plan de développement touristique de la municipalité. En 1996, un architecte inspecte et analyse le bâtiment et recommande certains



La grange octogonale a été citée bien culturel par la municipalité de Saint-Fabien.

Photo : Comité de développement Bic–Saint-Fabien

travaux de réfection. En 1997, une consultante en patrimoine et en muséologie propose un concept d'interprétation. L'année suivante, la municipalité de Saint-Fabien officialise son intérêt pour le projet de revitalisation et accepte de citer la grange et ainsi de l'inscrire dans le Registre des biens culturels du Québec. En 2000, un comité de citoyens, appuyé par le comité de développement Bic–Saint-Fabien, se penche sur la vocation nouvelle de cette grange qui témoigne du caractère avant-gardiste de son bâtisseur.

PATRIMOINE IMMATÉRIEL

Le pouvoir de l'imaginaire

par Danielle Dufresne

Comme les autres régions du Québec, la MRC de Rimouski-Neigette possède un riche patrimoine immatériel. Parmi les plus connus, nous retrouvons la légende du parc du Bic : fatigué, l'ange chargé d'orner la terre l'aurait créé à la tombée du jour en se délestant de son surplus d'îles et de montagnes. Tous se souviennent aussi de l'ermite de l'île Saint-Barnabé, bien réel celui-là, dont la vie s'est parée d'une auréole de conte et de mystère. Moins connu cependant est Albini Parent, un conteur intarissable né au Bic en 1898 et qui a promené ses histoires tout au long de sa vie.

Dès l'âge de 11 ans, Albini travaille en forêt. Il écoute et apprend « des vieux qui aiment parler de leur jeune temps ». D'un chantier à l'autre, les gars l'accueillent en lui préparant un trône avec des sacs d'avoine empilés. Roi conteur, Albini puisent les histoires qui fascinent son public attentif dans les légendes apprises dans sa jeunesse ou dans les romans

d'aventure que sa femme lui lisait. Des chantiers jusqu'aux camps, il offre ses mots pour déjouer l'ennui des dimanches monotones et des longs jours de congé sans sortie.

À 45 ans, Albini devient surveillant à la prison de Rimouski. Aussi avides d'histoires que les gars du bois, les 80 prisonniers le reçoivent en lui proposant une berceuse et s'évadent par l'imaginaire. Pour ne pas dépasser l'heure réglementaire du coucher, ils demandent au conteur de commencer tôt son récit. Albini racontait sans gestes, d'une voix soutenue et sans hésitation. Son regard fixait un lointain bas et mystérieux. Les avant-bras sur les cuisses, le gardien-conteur inventait des ailleurs pour tous ces exclus qui écoutaient avec respect et attention.

LA FORGE

Un métier à remettre sur l'enclume

La forge de Saint-Anaclet.
Photo : Danielle Dufresne

par Danielle Dufresne

Bâtie en 1885 par Zéphirin Lavoie, la forge de Saint-Anaclet est demeurée ouverte jusqu'au début des années 1980. Lorsqu'il l'acquiert en 1939, Léonidas St-Laurent n'a que 31 ans. Pendant 34 ans, le forgeron, qui est aussi maréchal-ferrant, s'acquittera vaillamment d'un travail ardu. « Un jour, raconte M. St-Laurent, un cheval a rué et m'a fait faire un vol plané par-dessus la coupe de fer. J'ai atterri sur l'établi et ça a demandé des semaines de travail au ramancheux pour me remettre d'aplomb. »

De 1973 à 1980, la boutique de forge est restée ouverte chaque jour pour accueillir les hommes du village venus y jaser même si on n'y travaillait plus le fer.

Les vieux ateliers de travail sont le reflet d'une époque et d'un style de vie. Là, l'apprenti trouvait auprès du maître une occasion extraordinaire de s'initier aux rudiments d'un savoir-faire ancré dans la tradition. De telles occasions se font bien rares aujourd'hui... Ce thème est au centre des intérêts des résidants de Saint-Anaclet qui souhaitent revitaliser leur vieille forge. En réactualisant ce mode de fonctionnement, ils comptent favoriser la transmission de connaissances anciennes et permettre à des hommes et à des femmes de redécouvrir un savoir-faire traditionnel.

LA MAISON LAMONTAGNE

L'ingéniosité racontée

La maison Lamontagne à Rimouski-Est.
Photo : Michel Dompierre

par Robert Malenfant

En 1974, l'État québécois classait la maison Lamontagne, à Rimouski-Est, à cause de son mode de construction : le colombage pierroté. Cette technique, qui consiste à ajouter de la pierre et du mortier entre les colombages de bois posés à la verticale, remonte au Moyen Âge. Elle était couramment employée ici jusqu'à la fin du régime français. La maison Lamontagne, construite en 1750, constitue un exemple éloquent de l'architecture domestique rurale de cette époque. Sa rallonge, ajoutée en 1810, témoigne d'un autre mode de construction : le colombage sur sole. Il s'agit de colombages de bois, aussi posés à la verticale, qui s'ancrent sur une pièce de bois horizontale, qu'on appelle la sole, et qui sont fermés par le haut avec une autre pièce de bois, la sablière.

En 1981, la maison Lamontagne est ouverte au public après avoir été restaurée. C'est la plus ancienne maison de l'Est du Québec et la seule maison en colombage pierroté ouverte au public à travers le Canada. Son intérieur est meublé d'époque et évoque le mode de vie de ses

habitants au milieu du XVIII[e] siècle. En 1995, la municipalité de Rimouski-Est faisait l'acquisition de la maison Lamontagne.

Depuis 1999, une vaste exposition extérieure confirme la maison Lamontagne dans sa vocation de centre d'interprétation de l'architecture domestique au Québec. Le terrain, qui longe la route 132, a été entièrement aménagé. Au bord de la route, un bord de mer a été recréé avec des élymes de mer (foin de mer), des rochers, du genévrier rampant et des rosiers sauvages. Des sentiers piétonniers bordent les maquettes et panneaux d'interprétation de l'histoire de l'architecture domestique du Québec. Des aires de repos et de pique-nique ainsi qu'un kiosque à musique, évoquant les kiosques des foires agricoles des années 1930, complètent les installations.

La maison Lamontagne est ouverte au public de la mi-mai à la mi-octobre, tous les jours de 9 heures à 18 heures. Des visites autonomes ou guidées sont offertes. Une programmation musicale sera présentée à compter de l'été 2001.

La maison Lamontagne constitue un attrait historique, culturel et touristique important pour le Bas-Saint-Laurent et le Québec. Elle raconte l'ingéniosité, l'inventivité et le courage des ancêtres dans leur volonté de s'établir en Nouvelle-France. Plus encore, le visiteur y découvre toute l'histoire de l'habitation québécoise et peut ainsi mieux comprendre le pourquoi et le comment des maisons actuelles.

Robert Malenfant est directeur de la maison Lamontagne.

LE SAINT-LAURENT

Espace du rêve

par Gaston Desjardins

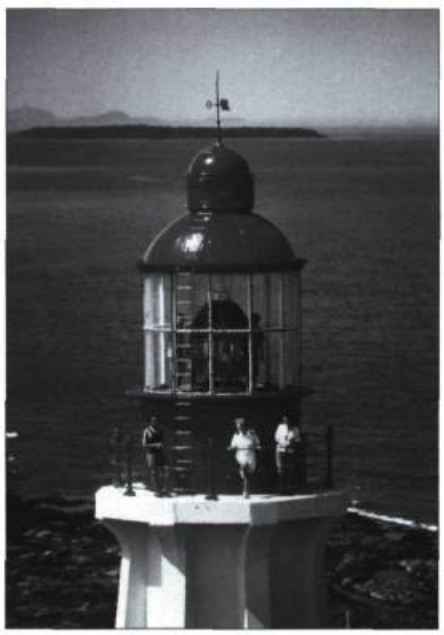
L'espace maritime a toujours été propice aux manifestations fantasmatiques. Le caractère imprévisible et mystérieux de la mer, les mythes et les affections populaires ont alimenté un imaginaire peuplé d'êtres fabuleux. Cet héritage culturel, élaboré dans les sociétés anciennes, a eu une influence considérable sur les communautés de l'estuaire et du golfe du Saint-Laurent. Longtemps les populations du littoral ont entretenu une multitude de croyances insolites. Esprits, démons et personnages fantastiques habitaient les lieux et le quotidien.

La relation à la mer éveille invariablement un curieux mélange de désir et de répulsion. Chez nos ancêtres, le milieu maritime ramenait à l'esprit tout un foisonnement d'images terrifiantes. La mer faisait peur. Elle symbolisait l'adversité, l'instabilité, l'inconsistance des choses. Ses dangers et ses richesses pouvaient cependant générer des sentiments ambivalents de bienfaits et de menaces commandant diverses formes d'offrandes et de rituels protecteurs. Ainsi la mer exerçait-elle une sorte de fascination mêlée d'effroi. On y retrouvait à la fois l'angoisse et l'attirance de la mort.

À l'époque des premières communautés riveraines du Saint-Laurent, l'enracinement reste fragile et tourmenté. Une multitude de légendes témoignent de cette instabilité originelle. Ce peut être par des toponymes évocateurs, un événement initial inscrit dans le paysage, des histoires racontant la création de caps, de montagnes ou d'îles. Partout on peut retrouver des traces d'événements fondateurs. Un naufrage, une âme errante, des bêtes pétrifiées, un ermite, un trésor, des personnages prodigieux débrident l'imaginaire. Dans ce pays onirique, les îles offrent cependant un caractère singulier. Gardiennes discrètes et mystérieuses d'une mémoire millénaire, elles prennent les allures de traits d'union symboliques entre le passé et le présent.

Elles sont nombreuses les légendes du Saint-Laurent qui nous parlent d'amour et de mort. Les dames blanches, les sirènes, les filles de l'écume, comme par un étrange croisement de l'air et de l'eau, hantent l'espace maritime. Pour peu que l'on sache écouter, que l'on veuille bien entendre, le vent, la brume, l'agitation des eaux, le cri des oiseaux ou des bêtes de mer nous racontent cette multitude d'histoires d'amour. Des îles, des caps et des grandes falaises en portent encore les empreintes, comme des fantômes de pierre. Ils ont donné refuge à ces amours menacées, entêtées dans la volonté de durer.

Les anciens habitants ont d'abord abordé puis vécu depuis la mer. Leur rapport à l'espace était beaucoup plus intime et sensuel que nous n'arrivons à le percevoir aujourd'hui. Aussi, pour le visiteur curieux de goûter pleinement les charmes du littoral, il est nécessaire de savoir établir une relation sensible aux éléments, une sorte de complicité qui fait appel à l'affectif, au désir et à la rêverie. Évocations poétiques des origines, appels aux génies des eaux, aux âmes rôdeuses, pourra-t-on raviver ce vieil esprit des grèves que le règne nouveau a mis en fuite ?



Du haut du phare de Pointe-au-Père, sur le site du Lieu historique national du Phare-de-Pointe-au-Père, on peut d'un seul regard embrasser toute la beauté du fleuve. À proximité, le Musée de la mer a inauguré à l'été 2000 son pavillon Empress of Ireland *où le visiteur assiste en animation 3D à la sobre reconstitution du naufrage survenu en mai 1914.*

Photo : Jean Albert

Gaston Desjardins est historien et professeur à l'Université du Québec à Rimouski.